

Entretien de Gisèle Paris avec Brigitte Metra sur l'architecture

Brigitte Metra, originaire de Dole dans le Jura, est entrée à l'agence de Jean Nouvel en 1987 à la fin de l'IMA, " c'était l'agence la plus innovante ", dit-elle ; elle participe à différents concours et devient assez rapidement chef de projet, elle assumera ainsi pendant huit ans le poste de chef de projet de Lucerne, sans doute une des œuvres majeures de Jean Nouvel, avec l'IMA et la Fondation Cartier. Gisèle Paris est professeur de français au Lycée Charles Nodier de Dole.

Gisèle Paris : Brigitte, je voudrais dans un premier temps que vous nous racontiez comment vous êtes arrivée à l'architecture, votre formation, votre parcours, ensuite sur le plan professionnel le travail en cabinet, et vos réalisations marquantes jusqu'au moment où vous avez entamé le projet de la Commanderie.

Brigitte Metra : Pour commencer, je ne peux pas dire que je suis née dans un bain d'architecture, mais je suis née à Dole, j'ai vécu beaucoup à Dole, et ce qu'on voit sous nos yeux est magnifique. L'idée m'en est venue plutôt en terminale, alors que je fréquentais un groupe d'amis dont un qui faisait des études d'architecture. Ensuite, comme j'aimais bien aussi l'international, je me suis inscrite en Fac d'Anglais et en Fac d'Architecture. Au bout de trois mois j'étais convaincue que c'était un métier passionnant, et je suis donc restée à l'École d'architecture à Nancy. Par la suite, mon parcours architectural a commencé par découvrir Jean Nouvel tout de suite, pratiquement tout de suite. Je me disais qu'il faisait des choses intéressantes, parce qu'il allie la création et tous les aspects un peu humanistes, techniques, scientifiques, en tout cas il invente quelque chose à chaque fois. Ce qui m'avait en effet intéressée dans les structures au départ, c'est le côté créatif qui accompagne une fonction sociale, c'est-à-dire une fonction plus large, pas seulement un métier fondé sur un seul axe. J'ai fait toute ma formation professionnelle, par la suite, chez Jean Nouvel.

Les projets les plus marquants sur lesquels j'ai travaillé, c'est Lucerne, bien sûr, un Centre de culture et de congrès en Suisse, qui était composé d'une salle symphonique pour le Festival de Lucerne, d'un musée et de deux autres salles pour le Congrès ou salles polyvalentes, de 1 800 places pour la Symphonie, 900 places pour la polyvalente et 300 places pour le Congrès. Un espace de 2 500 mètres carrés, un très gros bâtiment sur lequel j'ai travaillé huit ans, où j'ai vraiment fait ma formation, de la conception à la réalisation : j'ai participé au concept et je l'ai suivi jusqu'au bout, en tant que chef de projet, partenaire de Jean Nouvel. À l'issue de ce travail, je voulais créer mes propres projets, m'installer à mon compte. Jean Nouvel m'a proposé de travailler à New York, ce qui était assez tentant. Donc nous sommes allés ensemble à Lucerne, les Américains nous ont choisis avec le bâtiment de Lucerne, puis nous nous sommes retrouvés à New York pour des projets américains : le théâtre Guthrie à Minneapolis, un hôtel à Brooklyn, un autre hôtel à Soho et ensuite les trois théâtres à Minneapolis. Quand le chantier a commencé, l'équipe a dû déménager aux États-Unis. J'ai arrêté le projet, je suis allée à Copenhague pour faire une salle symphonique, toujours pour Jean Nouvel, et au bout de dix-sept ans de collaboration, j'ai dit à Jean : " J'aimerais bien maintenant travailler avec toi, mais en tant qu'associée ". Il m'a dit : " On va faire des concours dans le monde et quand on en gagne un, tu le fais chez toi dans ton

agence”. On a fait le concours de Perpignan¹ l’année dernière et on a gagné, donc je suis associée pour ce projet de Perpignan et je le fais dans mon agence. En parallèle à tout ça, il y a eu Dole, il y a eu ma vie personnelle, qui a doublé ma vie professionnelle ou plutôt impersonnelle, qui est née progressivement en parallèle.

G.P. : Revenons à l’Agence Metra et associés...

B.M. : En 2000, j’ai eu l’occasion de faire à Blois, dans le cadre de la Mission pour l’an 2000, une scénographie qui accueillait des enfants musiciens du monde entier. Il fallait faire trois petites salles, un parcours scénographique : à partir d’un accueil, on pénétrait dans un tunnel sonore, qui des bruits de la ville menait aux bruits, plus ou moins, de la nature sauvage, et ensuite on trouvait trois espaces : l’espace tribal, puis l’espace rural, puis l’espace urbain. Le public passait d’une salle à l’autre avec des musiciens qui venaient du monde entier : aborigènes, pygmées du Cameroun..., ensuite on passait dans un autre espace, on entendait des musiciens de pays comme l’Inde ou l’Égypte, c’était l’espace rural, ensuite l’espace urbain avec des banlieues de type péri-urbain, de très grosses mégalo-poles.

Je me suis inscrite, j’ai recommencé à avoir une activité libérale que j’avais eue d’ailleurs avant d’arriver chez Nouvel, de manière assez brève. Et puis j’ai eu ma fille. Pendant dix ans j’ai travaillé exclusivement chez Nouvel, ensuite j’ai réactivé mon activité personnelle tout en ayant cette activité avec lui. J’ai fait ces scénographies dans les anciennes usines Poulain, c’est très intéressant d’ailleurs. Plus tard j’ai réalisé les projets américains à New-York et à Minneapolis, et comme après Minneapolis l’équipe partait s’installer aux États-Unis, j’ai décidé de prendre deux mois de vacances de l’Agence Nouvel en me disant : “ Je vais me reposer après quinze ans de bons et loyaux services ”. Mais le lendemain ou la semaine suivante, je me disais : “ Oh ! je ferais bien un petit concours de salle de spectacle ”, parce que j’avais l’habitude de faire ce genre de salle. C’est à ce moment-là que j’ai eu connaissance d’un concours pour une salle à Dole, dans ma ville ! Je me suis inscrite, j’ai déposé mon dossier, finalement j’ai été retenue et j’ai rencontré des personnes à Dole qui m’ont dit d’“ y aller ”, qui m’ont encouragée dans mon projet, audacieux d’ailleurs pour l’époque, et vraiment je l’ai fait de tout mon cœur, “ avec mes tripes ”. J’ai fait le concours et je l’ai gagné. C’est ainsi que j’ai monté la structure pour construire le projet de Dole.

G.P. : Quelle réflexion avez-vous menée avant la conception ? J’aimerais que vous nous parliez de la genèse du projet architectural.

B.M. : Tout d’abord on a un sujet, une salle, plus ou moins un programme et ensuite un site. Je commence par le site, par le contexte. La première réflexion est de regarder où on installe le bâtiment. Quand il s’agit d’un bâtiment contemporain, on est forcément concerné par l’architecture d’aujourd’hui : il faut qu’elle soit un témoin de son temps, de son époque, de ce qui se construit aujourd’hui, mais on regarde où elle se situe, où sa structure peut s’installer, où va se faire son inclusion, pour être en cohérence avec un contexte, un tissu. Donc, d’abord, la réflexion sur le site, ensuite la réflexion sur le programme, l’“ outil ”, ensuite comment marier la forme, et ensuite quel aspect on va lui donner, c’est-à-dire les façades, les matériaux, les couleurs, toutes les subtilités. Les façades, c’est la couche supérieure, ce qu’on voit en premier, cependant ce n’est pas ce qui constitue le projet tout d’abord. L’origine du projet, c’est vraiment son contexte. Ensuite, on trouve un concept, par rapport à ce contexte, on

¹. Le Théâtre de l’Archipel à Perpignan, avec une salle principale *Le Grenat*.

réfléchit à tout ce qu'on va conceptuellement faire sur tel projet, et ce concept on le développe, on l'essaie, on fait des dessins...

G.P. : Et en ce qui concerne la Commanderie (qui ne s'appelait pas ainsi à l'époque) ?

B.M. : La première question qui se posait à moi, c'était de construire un équipement polyvalent, donc plutôt contemporain, avec une fonction sociale importante pour la ville, mais face à la vieille ville, face à cette vue qu'on a près du Doubs et qui est magnifique : la Collégiale qui domine tous ces toits, ces maisons magnifiques, tous ces escaliers en colimaçon, toutes ces pierres. Tout cela est très intimidant : on ne peut pas faire n'importe quoi, on ne peut pas faire un bâtiment contemporain *high tech*, on ne peut pas faire de "gymnastique". Il faut faire quelque chose à la hauteur de cette accumulation de qualités au cours des siècles, et c'est une grosse question. Comment inclure un projet contemporain dans un site exceptionnel ? Par rapport à cette vue, et ensuite au côté naturel et sauvage du Doubs et des berges du Doubs qui allaient être restaurées en leur état d'origine, on devrait trouver toute cette poésie des lieux naturels du Jura, qui sont si joliment faits : les bords de la Loue, les bords du Doubs, toute cette nature sauvage est magnifique. Ces vieilles pierres, cette ville qui s'accroche au cours des siècles, avec des marques en plus, une empreinte de l'histoire avec le pont roman, l'axe historique à l'entrée sur le Doubs, l'Hôpital du Saint-Esprit, enfin un témoin splendide. Comment faire quelque chose de qualité aujourd'hui ? C'était le XX^e, le XXI^e s. Quelque chose qui fasse du sens aujourd'hui, qui doit être contemporain, ne pas être trop rétro. Il faut faire du sens tout en étant respectueux et en harmonie avec quelque chose de préexistant qui est très beau. Donc le site, d'abord le contexte, quoi faire ?

La question qui s'impose ensuite, c'est l'outil, qui doit répondre à des besoins, à une mairie qui veut faire vivre sa ville avec des activités multiples : la polyvalence, très compliquée, du sport, du spectacle, des congrès, puisque c'est une ville d'importance moyenne. Dans ce contexte, on ne peut pas faire une salle de spectacle, puis une salle de sports, puis une salle de congrès. Il faut tout faire dans le même espace. Comment créer un outil qui soit polyvalent mais qui garde sa qualité ? Parce que le risque aussi, le deuxième écueil, en parlant d'espace polyvalent, c'est que souvent on fait des espaces qui font tout... moyennement, mais rien vraiment bien, et qui n'ont souvent, esthétiquement, aucune marge, puisque aucun esprit, aucune personnalité, parce qu'"il faut pouvoir tout faire". Ce qui fait qu'on est dans une salle de sports qui, on le sent, est à moitié spectacle avec les gradins dans un coin ; on est dans une salle de spectacle qui peut faire du sport aussi avec des filets, des trucs, enfin on a souvent les traces de la polyvalence par la médiocrité, si je puis dire, on a une espèce de médiocrité qui fait qu'on fait tout, c'est en quelque sorte la "salle des fêtes" ! Je voulais donc éviter cet écueil. Par contre, je voulais une qualité maximale dans cette polyvalence, pour avoir une esthétique importante à l'intérieur de l'espace, qu'il y ait un sens quand on est au spectacle, qu'on sente qu'on est dans une salle de sports quand on est en confédération sports, dans une salle de congrès quand on est dans un congrès, sans avoir les stigmates des autres configurations, des autres utilisations. Je voulais éviter aussi le côté salle de spectacle un peu classique type salle de banlieue avec ses gradins, ses passerelles techniques, ses projecteurs toujours noirs, toujours les mêmes de sorte qu'il n'y a pas un véritable esprit dans la salle. Je voulais quand même me donner une personnalité.

En résumé : concept, contenu, programme. Et après, qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce qui en ressort ? Le concept m'est venu lors des visites avec mon passé, toute l'histoire dans la ville. Une première visite sur le site a eu lieu au mois de mars. On a fait le tour du site, c'était la fin de l'hiver, pas une feuille sur les arbres, rien, mais des galets au bord de la rivière, du lierre. J'adore le lierre qui se balade sur les galets, et cette vue magnifique sur la Collégiale. Il fallait privilégier ce vis-à-vis, essayer d'être l'effet-miroir, miroir d'aujourd'hui, d'hier, dans toute la

lignée, l'histoire continue, le film qui se déroule de telle sorte qu'on a une révérence par rapport au passé et qu'on existe d'une manière humble mais quand même originale. Aujourd'hui il faut créer quelque chose, une émotion nouvelle, quelque chose qui ne s'est pas fait ailleurs. Donc, le vis-à-vis avec la Collégiale était une évidence, et ensuite la Nature. Cette Nature, au mois de mars, était très sèche. Je suis revenue trois semaines plus tard, et alors c'était verdoyant, rempli de feuilles, le site s'était totalement transformé, il avait changé. C'est ainsi que j'ai conçu le projet : je veux faire un projet qui se transforme au fil des saisons, parce que le Jura vit avec les saisons. Moi, quand j'étais enfant, j'allais aux jonquilles, ensuite aux mûres, ensuite aux champignons, ensuite au ski, ensuite j'allais me baigner dans l'eau, enfin on vit au rythme de la Nature. On est en ville, mais on vit avec les saisons, je vais faire un projet qui se métamorphose au fil des saisons, et il faut qu'il sorte du site. Comme on a un site naturel, pour ne pas faire de concurrence avec la vieille ville par un geste contemporain, marqué par une école quelconque, je veux que ce soit quelque chose qui vienne de la ville, qui soit une émergence du site. Par contre, face à la Collégiale, c'est le miroir de la vieille ville. Et là, je me suis dit : " Dole, c'est une ville minérale et végétale ". J'avais trouvé les deux mots clés, minéral et végétal. C'est à partir de ça que j'ai tricoté mon projet : j'allais faire des façades minérales, mais qui seraient couvertes de végétal et qui vivraient au rythme des saisons. Face à la vieille ville, je positionne le bâtiment en vis-à-vis et je m'efface, c'est un miroir ou bien des vues et des cadrages. Donc, quand on est à l'intérieur, on cadre les vues sur le paysage, mais de manière panoramique au rez-de-chaussée, après des cadrages sur la Collégiale quand on est de loin, dans l'espace. Après, c'est sur le ciel et les arbres qu'on cadre, pour donner une dynamique à cette relation au site quand on est à l'intérieur, relation au paysage. De l'extérieur, une face miroir qui n'existe pas mais qui existe, qui n'est qu'en reflet de ce qu'il y a autour, du ciel, des arbres, de la végétation et peut-être de la vie, donc je m'efface mais c'est en même temps une manière abstraite, minimaliste, très contemporaine, parce que dans l'architecture contemporaine, on essaie aussi un petit peu de disparaître, c'est la dématérialisation des choses, il y a la matière et la dématérialisation. Je joue sur ce contraste entre cette matière très présente, très forte, qui est le minéral de la ville et ce végétal qui vit au rythme des saisons, et l'abstraction du miroir. Je fais une révérence mentale à la vieille ville, en disparaissant, mais en même temps j'existe dans cette dématérialisation de manière contemporaine.

Ce que j'aime aussi, c'est cette confrontation entre la matière et la non-matière, entre quelque chose de lourd et quelque chose d'évanescence, de très léger, qui est l'inox, le reflet, la lumière – ça disparaît, le verre et l'inox – quelque chose de très léger, d'immatériel, et la matière que représente la pierre qui sort de terre, je voulais que ça vienne des carrières du massif du Jura, c'est du calcaire, avec la couleur des cailloux du site.

Le concept est né de cette manière et après vient la mise au point de l'outil – l'intérieur c'est vraiment la boîte à outils. C'est donc avec le scénographe Jacques Lemarquet que nous avons élaboré le concept de la boîte qui puisse tout faire. Moi j'ai insisté surtout pour qu'elle soit de plafond lisse : la régie technique est cachée au-dessus, ainsi quand on est en congrès ou en sport on ne voit pas de régie, elle est derrière un filet qui est assez transparent, il y a un voile. Et avec l'acousticien on a poussé la polyvalence, qui était le deuxième concept du concours. La ville de Dole veut trois fonctions (sport, congrès, spectacles), mais en même temps, d'autres fonctions que celle qui est prévue en spectacle à 1200 places pourraient devenir comme une nécessité pour la Ville. On va s'adapter à cette flexibilité demandée qui est un grand défi, on va pousser la polyvalence au bout. Donc, des configurations, on va en faire 10, on pousse à l'extrême le curseur de cette demande programmatique. Vous vouliez une salle de 1200 places, eh bien on vous fait une salle qui peut, avec des murs latéraux qui bougent, vous faire une salle de 600 places, de 1200 ou même de 2000, voire 3000. Aujourd'hui, on en est à 1700 et quelques. On peut donc, en bougeant les murs latéraux, avoir un plus. Ce que j'ai

proposé aussi, c'est de ne pas mettre, où que ce soit, de poteaux porteurs, ce qui fait que toute la salle peut servir comme salle de spectacle : on a 44 mètres de large sur 35-37, mais il n'y a pas de poteaux non plus sur l'extérieur. On ouvre toutes les façades vitrées sur la rivière, face à la vieille ville, tout s'ouvre et la salle et peut sortir vers l'extérieur. L'espace intérieur peut se réduire à un minimum de 600 places, mais aussi s'ouvrir sur la rivière. Le concept de toutes les cloisons mobiles à l'intérieur, c'est peut-être de dire qu'on va faire un espace qui est lui-même un diaphragme. L'espace lui-même peut être plus petit ou plus grand que ce qui est demandé : c'est une dilatation qui va jusqu'à la rivière et à la vieille ville. Et c'est ce qu'on sent quand on visite le bâtiment, il y a un grand espace et pas de poteaux. C'est pour avoir cette possibilité d'avoir un très grand espace qui va même jusqu'à l'extérieur, et vous verrez, quand l'autre cloison sera construite, la grande qui nous manque, et les deux petites, on peut être aussi dans un espace plus intime, parce qu'il y a des spectacles qu'il faut faire à 600, sinon on est perdu. On s'est dit – j'ai appris cela à Lucerne avec l'acousticien, quand on a mis les choses au point pendant le concours – on s'est dit : l'acoustique, ça marche formidablement bien à Lucerne², mais il y a 80 portes mobiles en béton qui sont sur un jeu d'orgue électronique, donc on peut ouvrir ou fermer, régler l'acoustique, les chambres d'échos, la réverbération, tout est réglable. Il y a le plafond qui peut bouger aussi au-dessus de la scène. Plus les paramètres sont réglables, plus on peut arriver à l'excellence, parce qu'on essaie, on teste en même temps.

On va trier sur l'espace : la ville de Dole, les utilisateurs, le public, pourront voir où on se sent le mieux, quelle jauge est la meilleure, la 600, la 1200..., et puis celle aussi qui est le plus demandée, en fonction des tours de la programmation, de ce qu'elle peut faire vivre, des offres, des demandes. Par la suite il n'y aura peut-être que trois configurations qui seront les plus utilisées. Le but n'était pas de pouvoir tout faire, mais de "pouvoir tout faire pour voir ce qui était le meilleur", ce qui sera le meilleur, le plus utilisé par la ville. Et on voit aujourd'hui que la configuration la plus utilisée n'est pas du tout celle qui était prévue. On aura beaucoup de musique amplifiée, des spectacles debout à 2000 personnes, c'est ce qui se vend le plus en ce moment : entre Dijon et Besançon il n'y a pas de salle de cet ordre-là ; il n'y a que l'auditorium de 1300 places qui coûte très cher à Dijon, ou des 5000 places à Besançon, mais des salles de 2000 à 3000 places, il n'y en a pas beaucoup, d'où une forte demande dans la région. C'est pourquoi on avait bien fait de pouvoir anticiper sur toutes ces configurations. Mais par contre, et c'est là où la vie de l'architecte est très difficile, on peut faire beaucoup de choses, mais on avait un très petit budget, or chaque configuration exige des aménagements particuliers qui ont un coût. Cet après-midi, avant de vous rencontrer, on travaillait sur les rideaux acoustiques variables. Parce qu'on peut aussi régler l'acoustique avec des rideaux en bois, en les associant à du velours, donc si on tire les rideaux pour certains spectacles, quand on est en musique amplifiée, les sons peuvent se réverbérer. Comme dans le cas de la musique classique, type quatuor, il faut être réverbérant pour avoir la qualité du son. Toutes sortes de configurations, par exemple des rideaux qui bougent avec des cloisons ; le procédé le plus simple, c'est de coller des gros rails sur une cloison mobile. On ne peut pas laisser pendouiller des rideaux sur des trucs, on refuse. On ne peut pas toujours avoir le fonctionnel et l'esthétique. On subit des pressions tous les jours pour que le projet soit cassé en mille morceaux, donc il faut résoudre les problèmes fonctionnels correspondant aux besoins de tout le monde tout en gardant l'excellence esthétique. C'est ça le défi...

². Projet achevé en 2000.

G.P. : Il y a un argument que je n'avais pas saisi, c'est cette notion de matérialité du minéral et de dématérialisation de cette façade qui est parallèle au Doubs. Ça, je n'y avais pas pensé, car, comme pour le moment ce n'est pas encore fini, on ne peut pas le savoir...

B.M. : C'est un mur aveugle, c'est un grand hangar, c'est une honte, on ne peut pas le sentir... Elle va se réveiller au mois de septembre, la façade Nord. On imagine des choses et puis après ça devient réalité. La façade Nord je la vois dans ma tête et après... Déjà rien que l'herbe autour, que l'herbe vienne au ras du bâtiment, il prend sa vie, il sort du site, parce que, auparavant, avec ces camions, c'était un OVNI descendu du ciel, alors qu'il doit sortir de terre. Mais il faut que j'arrive à convaincre la Mairie de laisser des herbes sauvages pousser, parce que ça doit sortir d'un milieu sauvage, et en contrepartie, l'esplanade, elle a tout son sens face à la vieille ville.

G.P. : Cela fait une liaison.

B.M. : Oui, une liaison nouvelle beaucoup plus forte. Ce vide devant le bâtiment face à la vieille ville est beaucoup plus fort s'il est entouré de pleins, pas des pleins inédits : d'herbe, d'arbres, de nature. Ça doit être un site naturel, et pas trop éclairé là où il y a des arbres, mais très éclairé face au bâtiment pour qu'il y ait un sens pour faire notre boulot. Il faut parler à une centaine, une cinquantaine de personnes, il faut dialoguer. Le dialogue, il y a X manières de le tuer. Depuis quatre ans, je suis un peu épuisée...

G.P. : Tout le monde ne peut pas comprendre le dialogue que vous voulez instaurer entre le patrimoine ancien et la création contemporaine. Mais ce sont les mêmes difficultés – enfin, ce ne sont pas exactement les mêmes... – pour l'architecte danois Spreckelsen, l'architecte de la Défense, et entre l'imaginaire et la réalité il a eu énormément d'avatars, de problèmes, il en est mort, le pauvre... Je voudrais aborder un autre sujet, en élargissant à l'architecture en général : l'architecte doit-il ou peut-il “déranger” ? Et puis, est-ce qu'il a un rôle visionnaire ?

B.M. : Je pense qu'il peut déranger, c'est certain ; est-ce qu'il le doit, je n'en sais rien ! Pas nécessairement, je pense qu'il faut un peu de tout. On a besoin d'architectes qui font des villes comme Dole, où il n'y a pas d'éléments exceptionnels partout. On peut faire aussi avec un tissu limité, avec des maisons, mais il faut aussi des vêtements exceptionnels, qui font avancer les choses.

G.P. : Comme à Bilbao...

B.M. : Bilbao, par exemple. Il faut qu'il ait de l'invention, sinon on n'avance plus. Donc, en architecture aussi bien que dans tous les autres arts, et dans tous les autres domaines, il faut toujours... Maintenant, l'architecte... doit-il ou peut-il déranger ?

Doit-il, pas obligatoirement. Mais que certains le fassent, certainement, il faut qu'ils inventent, parce qu'en fait on n'invente pas sans déranger. Je pense que la création dérange... Après, on peut adhérer, si vous voulez, les gens peuvent adhérer, mais pas d'emblée, ce n'est pas du déjà vu, déjà connu, donc il faut que les gens soient amenés à se poser des questions : qu'est-ce que c'est, pourquoi, etc. Dans l'architecture, il faut que le bâtiment fasse du sens, donc pose des questions aussi. Et outre l'intellect, il y a les sens : il faut que l'architecture fasse du sens intellectuellement, avec un programme, une société, avec une culture, avec des utilisateurs et des gens qui en profitent, mais il faut aussi que dans le domaine sensible, elle crée une émotion, qu'elle apporte un plus, et forcément... déranger, je n'en sais rien, mais

créer des réactions, créer des émotions, des questions, il faut qu'il se passe quelque chose. Il ne faut pas que ça laisse indifférent.

G.P. : Et quand ces initiatives viennent d'une femme architecte, alors, quel est le statut de la femme architecte ?

B.M. : La femme architecte, il y en a assez peu, parce que c'est un milieu d'hommes, un milieu un peu macho, il faut le dire. Donc on est prise au sérieux si on prouve qu'on est compétente, et ça exige beaucoup plus d'efforts que pour un homme. Un homme, il est "d'abord" pris au sérieux, puis après, bon, c'est acquis. Une femme, il faut qu'elle se batte, donc il faut certainement qu'elle en fasse deux fois plus pour se faire respecter. C'est un peu difficile, et s'il y a beaucoup de femmes architectes dans les cabinets d'architecture, il y en a très peu qui sont à leur compte, qui construisent et qui marquent la création architecturale, parce que c'est quelque chose de nouveau, finalement, que les femmes dans la société aient un rôle plus important dans la vie professionnelle. De plus l'architecture prend beaucoup de temps, et la formation d'architecte, est très longue, donc je pense que ça va venir, *après tout* les femmes votent depuis pas très longtemps...

G.P. : 1948, je crois³.

B.M. : On est très en retard, les femmes commencent seulement à prendre des postes de responsabilité, et l'architecture, c'est un métier très difficile, qui prend beaucoup de temps. Il y a tellement d'écueils, je pense qu'il y aura de plus en plus de femmes architectes, mais ça va mettre du temps ! C'est difficile, mais c'est intéressant !

G.P. : Ce serait culturel, donc ?

B.M. : Ah ! c'est culturel, comme en politique, en France, les femmes politiques, c'est difficile aussi. On est un pays de machos, en France. En Suisse, j'ai eu du mal aussi...

G.P. : Je voudrais poser une question un peu provocatrice : est-ce que la femme a autant d'imagination que l'homme ?

B.M. : Oh mais oui !

G.P. : Parce qu'il y a deux mots que certains mettent en opposition, ce sont les mots *création* et *procréation* : la femme *procrée* et l'homme *créé*, et si l'homme crée, c'est justement parce qu'il ne peut pas procréer... Qu'en pensez-vous ?

B.M. : Je pense que quelque part vous avez raison, en ce sens où, pour la femme qui procrée, l'enfant passe avant. Je ne suis pas sûre que les hommes qui exercent un métier de création pourraient dire la même chose entre les enfants et leur profession.

Moi, j'ai créé, et je me suis trouvée devant ce dilemme, effectivement : faire plus d'enfants et moins d'architecture, parce que plus on a d'enfants, moins on a le temps de travailler, de se consacrer à son travail. J'aurais préféré avoir deux enfants, mais je n'ai pas voulu abandonner mon métier, et je me suis mise à mon compte quand ma fille avait dix ans. C'est vrai qu'il y a une relation. Quand elle a eu à dix ans, je me suis dit qu'elle avait moins besoin de moi et que j'allais recommencer mes projets personnels. Et je l'ai élevée avec Lucerne, avec NewYork,

³. 1946, en réalité, sous le premier gouvernement de De Gaulle.

avec tout ça. Ensuite, j'ai jonglé, donc les deux sont importants. J'ai besoin de créer, sinon, lorsqu'elle était toute petite, les couches et les biberons, je déprimais tout de suite. Ce n'était pas *possible* de ne faire que ça. J'avais *besoin* de faire des choses dans la société, en création..., de *créer* quelque chose ! Ma fille, c'est le plus important, mais tout de même : au bout de trois, quatre mois, je suis retournée bosser. Ma fille n'était pas heureuse à la crèche, et la nourrice, ça ne marchait pas. Alors j'ai cherché la meilleure solution pour ma fille et pour moi : ça a été de prendre quelqu'un en permanence à la maison pour s'occuper d'elle, une nounou, ce qui me permettait aussi de travailler. Je ne travaillais pas "pour gagner de l'argent", j'avais *besoin* de travailler.

G.P. : J'ai encore une question : Le Corbusier disait : " Plus de canons, des logements ". Ça s'inscrit dans une période historique, il voulait donc changer le monde par l'architecture. Naturellement, rétrospectivement on connaît les dangers de cette réflexion, ç'avait été le moment des "barres", des cités-dortoirs, des HLM, alors aujourd'hui les conditions économiques et politiques, certes, sont différentes, mais la crise du logement existe. Si vous aviez une baguette magique d'architecte, quelles pourraient être vos solutions ou vos réflexions sur la situation ? Qu'est-ce que vous aimeriez mettre en œuvre ?

B.M. : Là, je peux vous répondre simplement sur un des projets que je suis en train de concevoir à Paris. La réflexion sur le logement, pour moi, s'articule sur la question qu'on m'a posée quand j'ai fait un concours l'année dernière sur le logement étudiant dans Paris⁴. Ce que j'ai voulu d'emblée, c'était construire sur le site, bien sûr, mais ensuite prendre en compte l'habitant, parce qu'on a envie de vivre à l'intérieur : j'ai voulu donner un maximum d'espace, pour des chambres d'étudiants de 18 m². Donc j'en ai fait une sorte de bloc de 18 m² ; il suffisait pour dilater l'espace de lui donner une double orientation, avant tout, est-ouest, et de créer un côté pile un côté face, un côté urbain – on est en ville, on a envie d'être urbain, surtout quand on est étudiant – et un côté jardin, en faisant une façade végétale et des coursives avec des bacs plantés et de la végétation. Je plante sur l'îlot à l'intérieur, c'est tout en longueur, je fais un pignon en face et je le végétalise, je plante des jardins. Ça vient peut-être de mes origines jurassiennes : quand on est à Paris, on a très peu d'espaces verts, et comme moi, à Paris, je manque de chlorophylle, je recrée des jardins autant que je peux. Autrement dit, double orientation pour la lumière, de l'espace, ne pas avoir des petits couloirs, des coins sombres, etc., mais un espace qui est disponible, qui permet à l'étudiant de l'utiliser comme il le veut, avec une vue sur la ville, face à un jardin, quand il prend son café. Face à un jardin, il a une fenêtre, il n'y a plus de couloirs, on est desservi par des coursives extérieures – on peut se permettre ça avec des étudiants. L'étudiant prend un verre le soir, il a un coucher de soleil avec, il est content. Bonne orientation, espace, qualité de vie. Il faut réfléchir, faire quelque chose d'un peu innovant, avec un petit budget. Il faut travailler, c'est tout, il faut proposer des choses ; des logements sociaux, il y en a des sympas, mais il faut qu'on donne aux architectes la chance de pouvoir faire des propositions nouvelles, ne pas les enfermer dans toujours les mêmes normes – on a des budgets de temps en temps qui ne sont pas tenables.

Pour ce qui est des barres, par contre, il y avait cette qualité de vie chez Le Corbusier, mais on n'en a retenu que la barre. Il y avait des terrasses, il y avait beaucoup de choses magnifiques, des doubles volumes, puis il n'est resté que la barre et le cadre à restaurer. Je pense que, chez Le Corbusier, il y avait une vraie qualité, mais on l'a vidée de son sens, on n'a gardé que le pire. En revanche, à Brasilia, je l'ai vu récemment, ça ne marche pas si mal, d'une certaine manière les gens apparemment sont assez contents....

⁴. Des logements étudiants rue de la Fontaine- au-Roy à Paris (XI^e).

G.P. : Est-ce que vous prenez en compte les nouveaux matériaux qui rentrent en considération dans le cadre de la préservation de la planète, de la démarche HQE (haute qualité environnementale) ? Ce qui est un peu dommage à Dole, finalement, c'est que la rivière soit orientée au Nord par rapport à la façade. C'est au Nord que l'on devrait trouver le moins d'ouvertures.

B.M. : Non, non... parce qu'on n'a pas à se protéger du soleil. Le problème qu'on a avec le verre, c'est le Sud, il faut se protéger des apports solaires. Il s'agit de climatiser, de rafraîchir, beaucoup plus. La démarche à suivre, c'est surtout l'économie d'énergie, comment ne pas climatiser, justement...

Mon Agence, maintenant, est à la Bastille, nous sommes dix personnes environ. L'année dernière, j'ai gagné un projet de 75 000 mètres carrés, appelé l'opération " Pyrénées-Lagny ", pour le compte de RATP/ICADE TERTIAL. Ce sont des ateliers RATP, rue des Pyrénées, 160 mètres de long sur 60 de large.

G.P. : Bravo !

Si s'ensuit que les architectes, c'est assavoir les disposeurs de l'œuvre, scevent les causes des besoignes.

Christine de PISAN, *Charles V*, XV^e siècle.